

CÉLINE
RAPHAËLLE

LES FAUCHEUSES

PARTIE 1



Céline Raphaëlle

Les Faucheuses - Partie 1

© Céline Raphaëlle, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-7701-0

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissements de contenu :

Violences graphiques, torture physique et mentale, emprise sectaire, relations amicales toxiques, violences conjugales, violences sur les enfants.

Année 2050

L'année où l'humanité découvrit un moyen de combattre la mort et s'éleva au rang des dieux.

Année 2040

Au loin, la fumée s'éleva dans le ciel noir d'encre. Le bleu et le rouge des gyrophares l'aveuglèrent. Le bruit de la sirène explosa dans ses tympans. Possédé, Rognard donna frénétiquement des coups de pied répétés dans l'accélérateur.

« Bon sang, Rognard ! Vas-tu ralentir ? »

Son coéquipier Ernesto s'accrocha à son siège. Rognard fonça droit dans le virage en descente. La fumée s'épaississait à vue d'œil. Il pressa comme un diable. Coup de volant à droite, crissement de freins, coup de volant à gauche...

Il avait neigé la nuit d'avant. Plusieurs fois, la voiture de police manqua de glisser sur le verglas et de voler dans le décor.

« Attention !! »

La voiture tremblait. Il vit l'arbre au dernier moment et fit volte-face pour l'éviter, redoublant de vitesse. Enfin, la descente se termina et redevint une ligne droite. Son collègue le maudissait, encore et encore. *Oui, Rognard, le danger public. Oui, Rognard, je vais te fusiller dans mon rapport. Oui, Rognard, je n'aurais jamais dû accepter d'être ton coéquipier.* Il ne l'écoutait pas. Tout ce qu'il affichait était la peur, l'inquiétude et une certaine détermination. Ses yeux reflétaient la boucane ainsi que le début d'une lueur orangée qui se dessinait derrière la forêt au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de leur destination.

Peut-être qu'il est trop tard... Peut-être qu'au bout du compte, il n'y a plus rien à sauver. Les mots d'Ernesto. Rognard, lui, voulait encore y croire. Enfin, ils quittèrent la forêt et la campagne se dessina.

L'enfer apparut sous leurs yeux.

Les secours venaient tout juste d'éteindre les plus hautes flammes. Ressentant encore la vive chaleur, il gara la voiture de police à la va-vite, les gyrophares encore en marche. L'odeur de fumée les fit tousser. Rognard et Ernesto restèrent à bonne distance du carnage. La maison n'était plus qu'un amas de débris noir et

marron fumant. La toiture s'était effondrée. Ce qu'il restait de l'intérieur était clairement visible depuis l'extérieur.

Même s'il connaissait déjà le bilan des victimes, Rognard eut du mal à y faire face. Il aurait espéré voir quelqu'un avec les pompiers dans l'ambulance. Au moins un blessé. Quelqu'un qui pleurerait, qui aurait appelé encore et encore le nom d'un proche. Des personnes détruites... mais en vie. Là, rien. Une civière passa à sa hauteur. Une main féminine dépassait du drap qui recouvrait le corps. À la main gauche, l'annulaire était marqué d'une alliance. Cette image le fit tressaillir.

... Pourquoi ?

« Est-ce que vous avez vu le responsable ? »

Le pompier secoua la tête. Encore un. Encore un incendie criminel. Causé par le même responsable. Même mode opératoire. Personne n'avait rien vu. Le pyromane allait s'en sortir. Rognard prit une profonde inspiration. Sa frustration, sa désolation et son chagrin menaçaient d'exploser et de tout décimer, à l'image de ce nouvel incendie. Il ordonna à Ernesto de contacter l'équipe analyste.

« Rognard. »

Il l'ignora et procéda à l'état des lieux, effectuant le tour des restes de la maison, ses pas feutrés dans la neige reproduisant son passage. Ce n'était pas nécessaire, mais il lui fallait une excuse pour s'éloigner. Deux heures du matin. Dire que le lendemain, ou plutôt le jour même, il obtiendrait le nombre de victimes, ainsi que leurs noms et leurs visages. Son supérieur lui reprocherait son inefficacité. Rognard les aurait sur la conscience parce qu'il n'avait pas réussi à attraper le coupable dans les temps. S'il avait pu les sauver...

Est-ce qu'il était vraiment fait pour ça, en fin de compte ? Il faisait ça pour protéger les gens... c'était la raison même pour laquelle il s'était lancé dans ce métier. Cette fois-ci, l'évènement dépassait le cadre professionnel. Dans la nuit sans étoiles, les jambes de Rognard avancèrent toutes seules vers un chemin qu'il n'était pas supposé connaître. Comme si cette maison – ou ce qu'il en restait – lui appartenait. Il prit un temps pour observer le jardin. Vide. Au centre, un vieux pommier, dont les feuilles étaient tombées, recouvert de cendres.

Il marcha encore. Il savait que l'heure n'était pas aux lamentations. Il devait se ressaisir, retourner auprès de son coéquipier, donner les directives... Arborer son

visage stoïque et professionnel, comme si cette affaire n'en était qu'une parmi d'autres... Mais il n'arrivait pas à faire taire ces pensées parasites.

S'il n'arrivait pas à empêcher cette personne de prendre des vies... S'il n'arrivait pas à sauver ces mêmes vies... Qu'était-il ? Qui était-il ?

Un cri de bébé. Ce faible son le sortit de sa torpeur. Il oublia tout. Il oublia le feu, il oublia la cendre, il oublia le meurtrier livré à lui-même dans la nature... Tout cessa. Il se rapprocha jusqu'à la source du cri.

Là. Derrière le pommier.

Un amas de neige, plus gros que la normale. Quand il s'abaissa pour l'examiner de plus près, le choc le souleva. Un bébé enveloppé dans une couverture, manifestement affamé. Le visage rouge, marqué par le froid et la cendre, il agitait ses faibles bras.

Rognard ne bougea pas. Il n'entreprit aucun geste. Il eut du mal à réaliser. À réaliser qu'il était là. Le petit continuait à pleurer. Ses sanglots laissèrent place à des sons étouffés. Il toussota, sûrement dû à l'inhalation de poussière.

Il manqua de s'effondrer. Comment avait-il atterri là ? C'était impossible... les pompiers avaient ratissé les alentours au peigne fin à la recherche de survivants...

Est-ce que quelqu'un l'avait déposé ici ? Si oui, quand ?

Le regard de l'enfant croisa le sien. Soudain, ce fut comme un électrochoc. Le policier avait déjà vu des bébés sur des scènes de crime, des enfants qui avaient survécu à des horreurs, des tueries...

Tout était différent. Ce qu'il ressentit fut... Nouveau. Inexplicable. De la peur mêlée à de la chaleur. Comme si le bébé, par ses simples yeux clairs, possédait un pouvoir sur lui. Telle une évidence, Rognard se pencha pour le prendre dans ses bras.

« Sssh. Tout va bien. »

Utilisant sa propre température corporelle pour le préserver, le policier s'éloigna du pommier et quitta le jardin, ignorant le regard atterré de ses équipes sur son passage.

« Je suis là. »

Il ne se souciait plus de rien. Juste de cet enfant. Un enfant qu'il avait reconnu par un seul regard.

« Je ne te laisserai pas. »

Tout n'avait pas disparu dans les flammes. Il aurait aimé sauver tous les habitants. Mais *une* vie épargnée était déjà un miracle.

Année 2058

Chapitre 1

— Je viens de vous l'expliquer : on ne sert pas d'alcool à cette heure.

Le soleil se levait derrière les immeubles. Le ciel était teinté d'une aube rosée aux nuages orangés. À sept heures trente du matin, la rue était encore déserte, à l'exception des habitués qui entraient et sortaient des bars à tabac, consommant la nouvelle génération de « vapotes » avant de partir travailler. Sur le chemin le menant à la *Bonita Casa*, Rognard croisa des ivrognes titubants sur le trottoir. Il ne leur accorda pas un regard. Un paquet sous le bras, il entra dans le café-restaurant situé à l'angle de l'ancienne rue Cadiz. L'ouverture de la porte fit résonner un doux carillon. Le seul serveur était debout devant une table, une tablette à la main, face à un client apparemment mécontent. À sa vue, il lui adressa un bref sourire de bienvenue. Le client était un monsieur de soixante-dix ans, drapé d'un manteau gris et d'une triste casquette. Il avait toute l'apparence d'un mendiant.

— Un whisky, alors, marmonna l'homme dans sa barbe.

— Ce sera toujours la même réponse, Monsieur Angelo.

Rognard s'assit à une table en bois blanc à distance, posant le paquet dessus tout en observant la scène d'un œil attentif. Il ne put s'empêcher de tourner son propre comportement en dérision. Il devait laisser Tico gérer seul cette situation. Il était presque adulte désormais. Cela ne l'empêchait pas pour autant de le surveiller. Un vieux réflexe.

— Nous avons des tortillas, du bacon, des œufs à votre convenance, du porridge, des saucisses, du fromage, récita-t-il presque professionnellement en essayant de ne pas lire la carte. C'est votre jour de chance : on a même des croissants.

Il essayait de l'avoir par les sentiments. Le client demeura ferme.

— Je veux une clara.